

Revue Politique et Littéraire

LE REVEIL

POLITIQUE—LITTERATURE—THEATRE—BEAUX-ARTS

VOL. 4

MONTREAL, 13 JUIN 1896

No. 89

SOMMAIRE

Notre supplément - La fin d'un règne, *Pierre Lerouge* — Initium Sapientiae, *Lex* — Pas la même chose, *Raison* — Quelques opinions sur le mandement et le sermon de Mgr Lafèche, *Catholique* — La protection, *Economiste* — Ca et là, *Rieur* — La ruine d'une race, *Canadien* — Calembour — Les Maisanos, *Pierrot* — Feuilleton, Rome, (Suite) *Emile Zola*.

NOTRE SUPPLEMENT

La pression de travaux d'impression des comités électoraux nous force, bien à regret, de supprimer pendant deux semaines, c'est-à-dire jusqu'au 23 juin, jour de la votation, la publication de notre supplément ordinaire de huit pages. Nous reprendrons la publication du supplément immédiatement après que les élections seront terminées.

Nous remercions encore une fois tous nos bons amis du vif intérêt qu'ils portent à notre journal, et nous nous efforcerons de persévérer dans la voie que nous avons suivie, et d'agrandir la trouée énorme que nous avons pratiquée dans les rangs du crétinisme, qui finira bien par succomber sous l'effort des combattants de la liberté de parler et de penser.

L'impulsion est donnée, le mouvement s'accroît, et quelques efforts encore auront bientôt raison des idées rétrogrades.

Ainsi donc, à l'œuvre.

Les conditions d'abonnement au RÈVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Veuillez adresser vos lettres au
 Directeur du RÈVEIL,
 Boîte 2184,
 Montréal.

LA FIN D'UN REGNE

Il est impossible, même à un observateur très superficiel, de ne pas s'apercevoir que nous assistons en ce moment, au Canada, à une évolution caractéristique dans l'histoire politique du pays.

Le moindre examen de l'échiquier politique, tel que les pièces s'en trouvent maintenant placées, à la veille de la partie décisive, doit convaincre les plus incrédules que nous allons voir la fin d'un règne.

Le Canada va être témoin, au sortir des élections générales, d'un grand bouleversement, d'un immense *dérangement*, comme disent les Acadiens, qui ne sera rien moins que l'écroulement du règne ininterrompu du clergé catholique en politique.

Fait étrange : cette destruction, souhaitée, ouvertement par un petit nombre d'amis que nous avons ralliés, et, sourdement par l'immense masse de la population, est l'œuvre de ceux-là mêmes qui avaient tant à cœur sa continuation : du clergé, et du haut clergé surtout.

Cromwell, après l'exécution de Charles Ier d'Angleterre, s'avança vers le billot, contempla sa victime et dit : " C'était un corps bien constitué et qui promettait une longue vie."

Le fil de la hache du bourreau en eut vite raison.

Dix lignes du discours de Mgr Laflèche auront tranché la tête de ce corps autrement constitué qu'on appelait le pouvoir politique de notre clergé.

La position, sans ambages, est actuellement celle-ci :

Que l'honorable M. Laurier arrive au pouvoir, ou que Sir Charles Tupper se maintienne à la tête des affaires du pays, l'influence cléricale est domptée, son sort est scellé.

Prenons la première hypothèse : l'avènement de M. Laurier.

Nous pensons qu'il n'est pas besoin d'une grande démonstration pour prouver qu'en cette occurrence le clergé ne peut plus compter diriger les affaires du pays.

Le clergé catholique est entré de lui-même, sans provocation, de gaieté de cœur, en lutte directe contre le parti libéral.

Monseigneur Laflèche a eu bien soin de tirer du jeu la question des écoles du Manitoba.

C'est contre le libéralisme que le clergé sous ses ordres et celui qui a pris sa suite, ont déclaré la guerre.

Le vaincu devra payer les frais de la partie.

La victoire de M. Laurier règle donc la question de ce côté.

La lutte s'est faite en plein jour, et personne ne demande de quartiers ; chacun doit être prêt à subir le sort des armes.

Au cas même où certains libéraux, après la victoire, prétendraient oublier les coups portés pendant la bataille, nous savons qu'il en resterait assez pour faire entendre leur voix courageusement et réclamer le prix de la victoire qui leur est dû : la pacification politique du pays par l'élimination des intrigues cléricales.

Donc, pas d'alternative en face de la première hypothèse.

Passons à la seconde :

Supposons que Sir Charles Tupper obtienne une majorité conservatrice au dépouillement des urnes électorales, et voyons quelle sera la composition de cette majorité.

La province qui décidera de la victoire ou de la défaite conservatrice sera forcément Ontario ; là se trouve la clef de l'élection.

Et Sir Charles Tupper ne peut remporter

Ontario qu'en faisant élire et en amenant avec lui tout le contingent conservateur qui s'est présenté comme indépendant de lui au sujet du fameux bill réparateur.

Le contingent catholique conservateur de la province de Québec, en lui donnant même toute la force que ne nous permettent pas de prévoir les pronostics les plus enflammés des comités conservateurs, ne pourra jamais contrebalancer le groupe que nous, signalons plus haut, qui est le groupe anti-catholique, absolument opposé à toute intervention cléricale.

Sir Charles Tupper ne peut pas avoir de majorité sans compter dans ses rangs tous les *anti-rémedialistes* d'Ontario.

Bien plus, il n'y a pas à mâcher les mots :

Les *anti-rémedialistes* d'Ontario tiendront la balance du pouvoir dans le gouvernement Tupper.

Les rôles seront changés.

Ce ne sera plus le contingent catholique qui sera le maître, comme il l'a été, sous le gouvernement Bowell, en somme, au point d'obliger le cabinet à présenter la loi réparatrice.

Le contingent catholique sera anéanti le jour où Tupper sentira le besoin de faire appel aux forces *anti-rémedialistes* ; il ne comptera plus un instant.

D'autant plus qu'avec des chefs comme Taillon, Desjardins, Ross et Angers, on ne peut pas s'attendre à une stratégie transcendante.

Nous arrivons donc à cette conclusion, que le maintien de Sir Charles Tupper aux affaires signifie le contrôle politique remis aux mains des pires ennemis de l'intrigue politique catholique.

Et nous nous trouvons donc en face de cette solution inévitable de la situation :

Quoiqu'il arrive, le règne politique de notre clergé est fini.

Ce n'est pas nous qui nous en plaindrons et notre clergé, en somme, aurait bien tort de s'en plaindre.

Il ne sait pas tout ce qu'il gagnera à ne plus se mêler de politique.

Nous savons que tout le monde ne partagera pas notre avis ; nous savons que cette fin de règne soulèvera de rudes pleurs et grincements de dents, mais nous sommes persuadé que notre raisonnement est irréfutable et s'appuie sur des déductions inattaquables.

Quant aux colères qu'il pourra soulever, nous les attendons ; quant aux injures qu'il nous vaudra, nous les prévoyons : mais à ceux qui voudront discuter ainsi la sagesse de nos prévisions et la justesse de nos observations, nous servirons à notre tour la fière réponse de Mirabeau :

“ Répondez, si vous pouvez, vous calomniez ensuite.”

PIERRE LEROUGE.

INITIUM SAPIENTIAE

Initium sapientiae ; on nous permettra bien cette petite débauche de latin, puisque nous avons à parler à un évêque.

Car nous avons un toupet de chien ; nous osons regarder un évêque, même quand il s'appelle Mgr Lafèche.

L'irascible prélat qui a mis le feu à la sainte-barbe du parti conservateur — nous ne parlons pas ici de celle de M. Taillon, mais bien de la poudrière des tories — vient de poursuivre sa tournée électorale dans son diocèse.

Naturellement, ce peu commode pasteur des troupeaux trifluviens n'a pas trouvé de son goût les commentaires faits par les

journaux sur son épiscopale explosion, et il s'est plaint en termes amers.

C'est à Batiscan, batiscan ! que les plus gros flots du vinaigre pontifical ont été répandus sur le dos des journalistes auteurs des critiques.

Une dépêche que nous avons entre les mains dit :

*" A Champlain, l'évêque Laffèche a redit
" en grande partie son sermon de Trois-
" Rivières contre M. Laurier et le parti
" libéral. Il a demandé au peuple de battre
" les candidats de M. Laurier, et il a dé-
" claré qu'en dépit de ses 78 ans, il allait
" soulever tout son diocèse contre M. Laurier
" afin de le voir battu avant de mourir. Il a
" dénoncé aussi certains journaux libéraux
" sans les nommer, AFIN, a-t-il dit, D'EVITER
" DES PROCES.*

Enfin, nous y voilà donc arrivés à ce que nous demandions depuis si longtemps, le respect des droits du journaliste et du propriétaire de journal.

Enfin, on n'ose plus nous ruiner du haut de la chaire sur un caprice ou une rancune mal conseillée.

La crainte du tribunal est bien l'*Initium sapientiae*, le commencement de la sagesse.

Il a fallu, pour en arriver là, voir tomber un vaillant lutteur, le *Canada-Review*, mais ses amis doivent être fiers du chemin parcouru depuis ce fameux mandement.

Quel succès formidable, quel triomphe même pour toute la presse catholique de se voir enfin arrachée aux furies exterminatrices de la gent cléricale.

Ah ! cela était dur ; il fallait avoir du nerf pour oser relever la tête prise sous le talon épiscopal ; mais aussi, quelle magnifique conquête de liberté !

La suppression d'un abus existant est un

plus grand bienfait que la création la plus éclatante.

Les propres paroles de Mgr Laffèche sont là pour prouver que le *Canada-Review* a bien mérité du journalisme canadien.

LEX ?

PAS LA MEME CHOSE

Les journaux qui défendent en ce moment l'incroyable invasion du clergé catholique dans le domaine politique, et les insolentes objurgations de Mgr Laffèche à l'égard du parti libéral, ont trouvé un curieux argument dont ils abusent et qu'il faut clouer sans retard.

Vous vous plaignez, disent ils, que Mgr Langevin et Mgr Laffèche se servent de la chaire comme d'une tribune politique, mais les pasteurs protestants n'en font-ils pas autant ? Ne se permettent-ils pas des discours électoraux ? Le cas n'est-il pas analogue ? Pourquoi ne pas blâmer les ministres protestants si l'on blâme les évêques ? Pourquoi ne pas les laisser libres de parler, les uns et les autres ?

Nous sommes d'accord sur un point seulement avec les journalistes qui traitent cette question, c'est sur celui-ci :

On ne doit pas blâmer les uns sans blâmer les autres. Pour notre part, nous n'admettons pas qu'un ministre de l'évangile, qu'un prélat se serve du temple consacré au service religieux pour y faire valoir ses opinions politiques et y prêcher ses sympathies ou ses préventions.

Nous désapprouvons entièrement un évêque ou un prêtre qui transforme le sanctuaire en comité électoral, aussi bien que nous désapprouvons le pasteur qui se sert de la Bible pour pousser les actions de son candidat.

Nous sommes pour la séparation absolue de la religion et de la politique, pour les catholiques comme pour les protestants.

Si les prêtres ou les ministres veulent faire de la politique, nos hustings leur sont ouverts ; qu'ils viennent, s'il leur plaît, faire acte de citoyens et en supporter les charges comme ils en réclament les droits.

La *Presse* disait, dans un ordre d'idée analogue à celui auquel nous faisons allusion au début :

Tous les jours, des journalistes conservateurs et libéraux disent à leurs lecteurs que voter pour tel ou tel, c'est vouer le pays à la ruine, au désordre et à la banqueroute. N'est-ce pas dans le but d'influencer les électeurs qu'ils les endoctrinent ainsi ? Cependant, personne ne s'en étonne et ne leur conteste ce droit, parce que le journal est leur tribune naturelle, et quand un évêque monte, lui aussi, dans sa tribune naturelle, ou vient demander à ses ouailles d'envoyer en chambre des représentants qui voteront pour la liberté de l'enseignement religieux, vous leur contestez ce droit ? Mais on n'est pas plus illogique.

L'illogisme n'existe que dans le raisonnement de la *Presse*.

La chaire n'est pas la tribune des évêques, elle est la tribune de Celui qui commande aux évêques, de Dieu, auprès duquel les fidèles comptent tous, autant qu'un évêque, auprès de qui nous sommes tous égaux.

Personne n'a le droit de se faire une tribune politique de la chaire de vérité.

Pas plus Mgr Lafèche qu'un autre.

Mgr Lafèche le sait si bien qu'il se défend énergiquement de transformer la chaire en tribune politique, au cours de son fameux sermon, que nous trouvons relaté dans la *Presse* elle-même :

"Ce n'est point, dit-il, transformer la chaire en tribune politique que d'éclairer les consciences."

L'évêque de Trois-Rivières, malgré toute sa haine des libéraux et son désir d'aider les conservateurs, n'ose pas revendiquer cette énormité que proclame la *Presse*.

En effet, les journalistes ne refusent pas aux évêques le droit de conseiller les électeurs qui consentent à les écouter, mais ils veulent que la lutte se fasse à armes courtoises.

De même que nous trouvons tout naturel qu'un évêque ou un ministre protestant réclame le privilège de venir discuter sur un husting avec ceux qui traitent de la question électorale, de même nous sommes prêts à rencontrer ces messieurs sur le terrain de la presse.

Leur tribune politique naturelle, c'est leurs journaux.

Dieu merci, il y en a assez qui vivent de l'autel, et qui seraient heureux d'insérer les élocutions épiscopales. Et puis, n'y a-t-il pas dans les évêchés des *Semaines Religieuses* et des imprimeries qui triturent la matière sainte à cœur de jour ? Qu'ils s'en servent donc, et nous ne trouverons rien à redire.

Voilà la vraie égalité ; la voilà telle que nous la comprenons.

Ceci posé, revenons aux idées émises par les défenseurs du clesgé.

Il y a analogie, disent ils, entre le cas du pasteur protestant qui fait un prêche politique et l'évêque qui prononce un sermon politique.

Cette idée, la *Presse* l'énonce comme suit :

Au cours de son sermon, le Dr Hunter a fait une chaude apologie de M. Laurier et de la conduite qu'il a tenue sur la question des écoles du Manitoba. Comme citoyen, c'était son droit, et ce n'est pas nous qui le lui contesterons. Mais alors, pourquoi deux poids et deux mesures ? Si le Dr Hunter ne fait qu'exercer un droit en approuvant la politique de M. Laurier du haut de la chaire dans une église méthodiste, comment contester à Mgr Lafèche le droit de la désapprouver dans la chaire d'une église catholique ?

D'abord, nous nions que le Dr Hunter et Mgr Lafèche exercent un droit de citoyen dans le cas cité.

Tous les citoyens sont égaux et ont les mêmes droits.

Or, nous, citoyens, nous n'avons pas le droit d'usurper la chaire du Dr Hunter ou celle de Mgr Lafèche.

Donc, ils n'exercent pas un droit de citoyen.

Par contre, le Dr Hunter et Mgr Lafèche ont le droit d'être entendus et de réclamer protection pour être écoutés dans une assemblée politique régulièrement et légalement convoquée.

Voilà où est leur droit de citoyen.

Maintenant, il est faux de dire que le sermon d'un ministre protestant et celui d'un évêque catholique soient des déclarations de même nature et assimilables.

Le ministre protestant conseille.

L'évêque catholique ordonne.

Voilà toute la différence, et nous sommes étonnés que personne ne l'ait relevée.

Le ministre protestant s'en rapporte à la conscience et au jugement de ses auditeurs pour la sanction de ses paroles.

La hiérarchie catholique, comme sanction de ses conseils, impose des peines spirituelles dont l'effet rendu public, par la nature même du culte, devient un châtement civil atteignant les biens et la fortune des individus, leur réputation et leur crédit.

Le Dr Hunter termine son discours en disant :
Votez pour Laurier, *je vous le conseille.*

Mgr Lafèche termine le sien en disant ; Votez contre Laurier, *je vous l'ordonne.*

Et il ordonne si bien qu'il dit en deux fois ;

Voter dans tel sens "*est un péché*" ; faire tel acte expose aux "*censures de l'Église.*"

Et plus loin :

Un catholique ne pourrait, sous peine de "*pécher en matière grave,*" voter pour le chef d'un parti qui a formulé aussi publiquement pareille erreur.

On sait ce que veulent dire *les censures de l'Église* ; on sait ce qu'est la menace de *péché en matière grave.*

C'est avec ces armes-là qu'on a ruiné le *Canada-Review* et qu'on lui a causé un tort matériel de \$50,000.

Voilà les armes dont se sert la chaire catholique pour appuyer ses arguments, et c'est parce qu'elle les emploie que nous nous refusons à admettre aucune similitude entre le cas du Dr Hunter et celui de Mgr Lafèche.

Libre au *Trifluvien*, qui est payé pour cela, de s'ébaudir de l'autocratie de son évêque et de s'écrier :

Ce qu'il a dit, il ne l'a pas dit comme citoyen, bien qu'il en eût eu le droit mais comme évêque ayant charge d'âme. Ce qu'il en a dit, tous les fidèles confiés à sa garde doivent l'accepter sous peine de pécher en matière grave, car il a reçu de Dieu mission de le dire, et même d'apposer une sanction à sa parole.

C'est ça : *à quat' pattes, les Canayens !*

Attendons au 23 juin, par exemple ; il y a quelques calottes qui vont danser une sarabande.
RAISON.

Quelques opinions sur le mandement et le sermon de Mgr. Lafèche

Les journaux de notre province, tous tant qu'ils sont, se sont abstenus de faire connaître les appréciations des journaux catholiques d'Ontario sur le mandement des évêques et le sermon de Mgr Lafèche.

Comme nous n'avons pas les mêmes raisons que ces peu braves confrères pour montrer le vrai sentiment des catholiques indépendants sur l'invasion inqualifiable de la hiérarchie québécoise dans les affaires publiques, nous allons citer plusieurs expressions d'opinions qui montreront que le *RÉVEIL* n'est pas seul à juger sévèrement la sortie des évêques catholiques.

Le *United Canada*, organe des Irlandais catholiques, d'Ottawa, dit :

" Nous avons tout le respect et tous les égards possibles pour les saints prélats de l'Église catholique, qui ont signé la lettre pastorale en question, mais notre sincère conviction est qu'ils ne connaissent pas les chefs du parti auquel ils accordent leur confiance. Dans l'étude que nous faisons de la politique canadienne du haut de notre observatoire de la Capitale, s'il y a quelque chose, qui nous intrigue particulièrement, qui dépasse notre compréhension, qui est pour nous un mystère indéchiffrable, c'est de comprendre la nécessité de ces pastorales politiques. Le clergé catholique en lance-t-il en Angleterre ? En a-t-il lancé en Irlande à la veille des batailles les plus solennelles ? Est-ce la coutume en France, en Allemagne, en Espagne ; en Australie ou aux États-Unis ? Nous ne l'avons jamais entendu dire. Sommes-nous moins intelligents au Canada que dans ces pays-là ? Notre foi dans l'Église Catholique est-elle moins solide qu'ailleurs ?

Le *Catholic Register* de Toronto a dit de son côté :

" Au sujet de la déclaration de Sa Grandeur Mgr de Trois-Rivières, on devrait remarquer que son opinion est celle d'un seul évêque, Mgr Lafleche étant sorti de la ligne tracée par la hiérarchie de la province-sœur. L'opinion de Sa Grandeur paraît aller plus loin que la lettre collective des évêques de Québec. En autant qu'elle dépasse les limites d'une interprétation authentique de leur déclaration collective, elle ne doit être considérée que comme l'opinion individuelle de Mgr Lafleche. Quant à la propre déclaration de M. Laurier sur sa position comme chef d'un parti politique au Canada, nous croyons, avec toute la déférence due à l'opinion de Mgr Lafleche, qu'il y aurait quelque chose à dire de l'autre côté. Comme nous lisons et comme nous comprenons les principes du chef libéral-condamnés par Mgr Lafleche, nous ne les interprétons certainement pas de la manière de Sa Grandeur."

Le révérend père Minehan, prêchant à la grand'messe à la Chapelle St-Pierre de Toronto, le jour de la Pentecôte a fait la déclaration suivante qui a fait tressauter jusqu'à Mgr Walsh

" Il y a maintenant, a-t-il dit, des soutiens éminents de la foi catholique qui agissent d'une façon inconsiderée sinon insensée. Je veux faire allusion en particulier à certain évêque catholique de Québec dont les paroles, si elles ont été fidèlement rapportées, ne peuvent que nuire à la cause catholique. Je suis désolé de voir que cet évêque est sorti de sa juridiction pour entrer dans le terrain politique. Dans tout ce qui est du domaine de l'Eglise Catholique, le Pape est infallible et l'on doit obéir à ses ordres mais en dehors de la vie ecclésiastique, dans les sciences, les arts, le droit, la politique, le Pape doit concourir avec le reste du monde. S'il me survenait une discussion relative à des matières étrangères à l'Eglise, je ne voudrais pas essayer d'user du poids de ma position et de l'influence de ma religion pour étayer mes arguments et m'aider à triompher. Je termine en disant qu'en toute matière ecclésiastique l'Eglise est suprême ; mais pour ce qui touche à la politique, c'est aux électeurs et à eux seuls de juger."

Quelques petits sermons comme celui-là ne feraient pas de mal par ici.

CATHOLIQUE.

LA PROTECTION

Le parti conservateur publie le tableau suivant pour démontrer les bons effets de la protection sur nos industries nationales :

RESULTAT DES DIX ANNEES DE PROTECTION

	1881.	1891.	Augmen- tation	Four 100.
Nombre d'établissements	49722	75,968	26,246	52.8
Capital engagé	\$104,957,423	354,620,750	189,663,327	115.4
Nombre d'employés	254,894	370,256	115,362	45.2
Salaires	\$59,401,702	100,663,650	41,261,948	69.4
Valeur des produits	\$309,731,867	476,198,886	166,467,019	53.8

Ce tableau les économistes conservateurs le résument comme suit :

On y trouve la preuve qu'en dix années de protection le nombre des établissements industriels a augmenté de plus de VINGT SIX MILLE ou de 52.8 pour cent ; que le capital engagé a augmenté de 115 pour cent ; que le nombre des ouvriers employés a augmenté de plus de CENT QUINZE MILLE, ou 45.2 pour cent ; que les salaires ont augmenté de plus de QUARANTE ET UN MILLIONS de dollars, ou de 69.4 pour cent ; et que la valeur des produits a augmenté de plus de CENT SOIXANTE-SIX MILLIONS de dollars, soit 53.8 pour cent.

Et ils ajoutent :

Ce tableau fait ressortir les bienfaits de la politique nationale, grâce à laquelle le parti conservateur a réussi à relever le commerce et l'industrie du pays du marasme où les avaient plongés cinq années de gouvernement libéral et à faire reflourir la prospérité sur les ruines amoncelées par le court passage au pouvoir des partisans du libre-échange ou d'un tarif de revenu.

Le REVEIL n'est pas un journal politique, il n'appartient à aucun parti, dieu merci ; néanmoins rien ne nous empêche, lorsque des questions économiques sont en jeu de les traiter au point de vue de la discussion pure et d'émettre notre opinion sur la valeur des arguments.

C'est ainsi que le tableau dont se servent les conservateurs nous semble prouver tout le contraire de ce qu'on veut démontrer et nous croyons intéressant d'en donner notre interprétation absolument impartiale.

Voici ce que nous trouvons dans ce tableau :
De 1881, à 1891 le nombre de établissements

industriels a augmenté de 52 8 p. c. et le nombre des ouvriers employés n'a augmenté que de 45.2 p. c.

Par conséquent l'importance des industries prises proportionnellement a décréu.

En 1881, 254,894 ouvriers étaient employés dans 49,722 établissements, ce qui faisait une moyenne de 5.12 ouvriers par établissement.

En 1891, 370,256 ouvriers sont employés dans 75,968 établissements, ce qui ne fait plus qu'une moyenne de 4.87 ouvriers par établissement.

Le nombre des ouvriers par manufacture a diminué de 4.66 p. c.

Les manufactures qui employaient en 1881 100 ouvriers n'en emploient plus que 95.

La raison pour cela est bien simple.

De 1881 à 1891 le capital engagé a augmenté de 115 p. c. et la valeur des produits n'a augmenté que de 53.8 p. c.

Donc l'industrie est moins productive en 1891 qu'en 1881.

En 1881, un capital \$164,957,423 produisait \$309,731,867, c'est-à-dire que *un dollar* produisait \$1.87.

En 1891, un capital de \$354,620,750, ne produit plus que \$476,198,886, c'est-à-dire que *un dollar* ne produit plus que \$1.34.

La diminution dans le rendement des capitaux industriels est de 28,8 p. c. *plus d'un quart pour cent.*

Ce sont là de pénibles constatations pour notre amour-propre mais il est évident, par ce tableau même que notre industrie nationale est sur son déclin.

ECONOMISTE.

Reyer assistait, à une réunion d'amateurs de musique. Tout à coup, une jeune femme, se lève pour chanter l'air des *Colombes* de *Salambo*.

—Si vous saviez comme j'ai peur, dit-elle en minaudant.

—Et moi donc ! fit le maestro.

VOILA LE SECRET

La cause du succès du BAUME RHUMAL est connue de tous ceux qui en font usage : il guérit promptement et radicalement. C'est là tout le secret. Prix 25c. la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

ÇA ET LA

Une bonne naïveté du *Moniteur Acadien* :

Le typographe nous a joué un mauvais tour dans notre feuille de vendredi Il nous fait dire que le mandement collectif des évêques de Québec sur la question des écoles de Manitoba "sera lu avec le plus vif *regret* par le public," lorsque nous avions écrit " avec le plus vif *intérêt*."

Décidément, ce typographe-là devrait être augmenté : il est trop fin !

* *

Amuse-toi *Cyprien*!

Voilà le remède du *grand mal de dents*.

Québec, 28 mai 1896.

Monsieur le directeur de l'*Electeur*,

Seriez-vous assez bon pour m'accorder une toute petite place dans votre si aimé journal pour remercier publiquement le grand saint Antoine pour une grande faveur.

En ce faisant, vous obligerez beaucoup l'une de vos lectrices.

J'avais un grand mal de dents. Après avoir employé tous les remèdes, je me suis recommandé à Saint Antoine de Padoue, avec la promesse de faire publier dans un journal si j'étais guérie.

Je m'acquitte de ma promesse et remercie Saint Antoine de Padoue publiquement.

UNE OBLIGÉE.

Quand un journal est assez bête pour publier des uiaiseries comme celle-là, il mériterait d'être poursuivi en dommages par tous les dentistes de la province.

* *

Encore une toquée :

Mexico, 29 — L'apparition d'une jeune prophétesse indienne a causé une certaine sensation dans l'Etat de Tobasco. Cette jeune Indienne prédit une conflagration générale précédée d'événements merveilleux et terrifiants, tels que la chute d'édifices et les phénomènes d'enfants parlant en très bas âge.

On signale la chute de plusieurs ponts et les Indiens, croyant que cet incident est l'accomplissement des prophéties de la jeune fille, sont

fortement alarmés. L'évêque de Tabasco a fait comparaître devant lui la jeune Indienne qui prétend avoir eu des visions célestes pendant son séjour dans les forêts, le long de la rivière Grijalva.

Heureusement que dans la forêt la jeune indienne ne trouvera pas de propriétaire assez inhumain pour l'expulser comme la dévotée de l'archange Gabriel.

* * *

L'entreilet suivant a fait le tour de la presse :

—M. F. B Mathys, marchand, de la rue St. Paul et vice-consul de Belgique à Montréal, constatait depuis quelques semaines la disparition de certaines pièces de marchandises et de sommes d'argent assez rondelettes ; mais il ne pouvait mettre le grappin sur le coupable. Vouant en avoir le cœur net il informa la police qui se mit à l'affût et opéra l'arrestation de Ferdinand Tercken, belge, immigré au Canada depuis environ trois ans et un des rédacteurs à la *Mi-nerve*. Celui-ci eut beau protester et refuser de se rendre rien ne put attendrir le cœur du détective Lafontaine qui, aidé du constable spécial Suthergill, conduisit le prévenu au poste Central. Les fouilles opérées sur le prisonnier firent tomber dans les mains des inquisiteurs trois billets de prêteurs sur gages, au moyen desquels l'on découvrit les marchandises disparues, consistant, ainsi que nous le disons plus haut, en pièces de tweed et en lampes de luxe. Tercken traduit devant le magistrat de police hier matin a plaidé coupable. Sentence a été suspendue jusqu'à huit jours.

Nous n'aurions pas relevé cet incident regrettable si ce M. Tercken ne s'était pas mêlé dans le temps de publier sur la ligne de conduite sociale et morale du *RÉVEIL*, des articles insultants, inspirés du plus pur jésuitisme et, comme on le voit, de la plus profonde tartarfferie. M. Tercken s'est aussi mêlé de traiter la question des démonstrations universitaires de Lille et de faire d'éloge de l'éducation catholique dont il est un joli spécimen et de l'Université Catholique de Louvain, dont il se réclame avec une fierté que ne partageront certainement pas ses dignes professeurs.

Nous citons le cas de M. Tercken à Mgr Lafèche, comme une réponse *ad hoc* à ses invectives

contre l'éducation laïque. Ils sont jolis les rejets de l'éducation cléricale !

* * *

Nous lisons dans l' "*Évangéline* :

Madame "Marichette," nous vous ferons place dans nos colonnes la semaine prochaine. Nous vous félicitons tous cette fois, vous n'employez pas si souvent le mot qui vous est si cher : *sakerjé*. Corrigez-vous aussi de bien d'autres expressions de semblable valeur, et votre français en sera que meilleur.

Voyons, mademoiselle, corrigez-vous ! Pour l'amour du français, c'est le moins qu'on puisse vous demander.

Plus de *Sakerjé* !

RIEUR.

LA RUINE D'UNE RACE

L'émigration des gens de nos campagnes vers les Etats-Unis, voilà la plaie vive qui ronge notre pays, plaie dont il mourra si on ne parvient à la cicatrifier.

Tout le monde est d'accord sur le danger de l'émigration de nos cultivateurs, mais il s'en faut de beaucoup que tout le monde ait la loyauté de reconnaître la réalité du mal.

Les castors et le clergé nient contre l'évidence l'existence du mouvement des ouvriers agricoles vers les Etats voisins.

Pourquoi ces hommes nient-ils l'émigration ? Parce qu'ils en sont les auteurs, qu'ils en bénéficient, et qu'ils ont encore assez de pudeur pour n'en vouloir point rougir.

Nous habitons le pays du monde où il y a maintenant le plus d'espace à offrir aux colons ; et, au lieu d'en appeler à nos côtés, nous abandonnons ces espaces plantureux, pour les livrer à la stérilité et à la sauvagerie. Cela systématiquement, délibérément, sans que les malheureux qui s'abandonnent au courant de l'exode entendent une voix autorisée leur criant le danger auquel ils s'exposent ainsi que leur pays.

Nos habitants sont généralement trempés comme il convient pour les rudes travaux de la colonisation. Par elle, ceux qui en ont compris la

portée ont conquis l'aisance et la liberté. Le travail des champs, bien que pénible, offre des compensations à ceux que ne rebute pas la peine des premières années. Il assure le bien être présent et l'avenir des familles, qui peuvent croître et multiplier, selon les prescriptions du Divin Maître, sans souci d'ajouter à l'excédant de population, principe de concurrence subversive et de misère dans les grands centres ou dans les pays encombrés. Il suffit de proposer la solution de colonisation aux malthusiens pour les confondre.

Notre pays est fait pour recevoir des immigrants, non pour produire des émigrants. Comment se fait-il que les derniers soient infiniment plus nombreux que les premiers? Où est la déféctuosité social, où est le vice qui chasse ainsi les hommes?

Hélas! le vice, on le connaît. C'est une soif anormale des jouissances citadines et de luxe déraisonnable. Le paysan, se voyant pressuré au contraint de renoncer au bien-être qu'il est en droit d'attendre d'un travail assidu, se prend de découragement et vit au jour le jour, attrapant au vol tous les plaisirs qui se présentent, même les plus décevants, même ceux qui hâtent sa ruine. Il se dit qu'après tout, ce qu'il peut en prendre est autant de pris, et que, puisqu'il est destiné à être dévoré, il serait bien bête de ne pas jouir un peu avant l'avalement final.

Aussi, les habitants se paient-ils le luxe de chevaux de fantaisie, d'équipages d'été et d'hiver, de harnais vernis impropres aux travaux des champs, et, de plus, les familles se meublent et s'habillent comme à la ville. Ces dépenses, qui doivent être fréquemment renouvelées, sont la cause d'un grand nombre de ruines et de désertions.

Voilà le mal qu'il faut enrayer, et, pour arriver à cela, le facteur le plus important du pays est encore le curé de la paroisse, qui devrait enseigner à ses ouailles la manière de cultiver et les dissuader de venir encombrer les trottoirs des villes, où il y a déjà trop de déclassés.

CANADIEN.

LE RHUME

Guéri par le BAMME RHUMAL, le célèbre spécifique français, 25c. le flacon, en vente partout.

CALEMBOUR

La *Vérité* est un journal tellement lugubre qu'on n'y comprend même pas les éclats d'une douce gaieté.

Tout le monde se couvre de cendres et s'habille de sac dans ce trou castor: le moindre éclat de rire fait craqueler ces faces de carême.

Pire que l'enfer du Dante, cette usine de la tartufferie interdit la joyeuseté, qui est le propre de l'homme.

Il paraît que l'hon. M. Laurier a commis un calembour, un calembour très mauvais, il est vrai, mais un calembour tout de même.

Il aurait dit, dans un discours prononcé à Lévis:

"Je suis aussi certain d'arriver au pouvoir le 23 juin au soir, que je suis sûr de ma propre existence. Du reste, messieurs, la défaite est inscrite jusque dans les plis mêmes du drapeau conservateur. Nous la trouvons jusque dans le nom de celui qui est leur chef, puisqu'il s'appelle Tu'père. Et, d'un autre côté, si nous l'interprétons autrement, que veut-il dire?... *T'as peur.*"

La foule s'est amusée et a applaudi.

Là-dessus, la *Vérité* s'emballa:

"C'est vraiment pitoyable, et l'on dit que tout le discours de M. Laurier a été de cette force. C'est au point que des personnes bien disposées à l'égard du chef libéral sont revenues de l'assemblée de Lévis parfaitement dégoûtées de lui.

"Il est incroyable qu'un homme d'état qui aspire au poste de premier ministre descende au calembour, qu'on a justement appelé "l'esprit des sots." Cela indique chez M. Laurier un manque absolu de profondeur intellectuelle.

"Un homme politique qui fait de plats calembours sur le nom de son adversaire est improprie à conduire les affaires du pays."

Voilà bien des gros mots pour bien peu de chose

Nous ne voulons pas, nous l'avons dit, défendre le jeu de mots de M. Laurier; en tout cas, il vaut bien les inepties que lance régulièrement Taillon, non pas par hasard, mais à jet continu, et devant lesquelles s'épanouissent toutes les faces plates des petits curés et vicaires conseillers.

Nous rappellerons seulement à M. Tardivel que si le calembour est "l'esprit des sots," il a une origine antique qui devrait le faire respecter.

Le calembour est de tradition sainte, si nous en croyons le verset suivant de la Bible :

"Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise" (St-Mathieu, xvi, 10.)

C'est en ces termes que Jésus-Christ fonda l'Eglise.

Le directeur de la *Vérité* est-il vrai à dire que Jésus-Christ, pour avoir fait un *plat calembour* sur le nom de son disciple, s'est montré *impropre à conduire les affaires* de l'Eglise ?

Madame Chic-à-Mort, l'autre soir en minaudant demanda à M. des Oursons :

— Pourquoi recherchez-vous l'isolement, cher vicomte

— Madame, répondit le sympathique hypochondriaque, c'est que je suis plus accoutumé à mes défauts qu'à ceux des autres.

LES MAISANOS

Les Maisanos sont quatre clowns, d'une élégance superbe, qui se produisent au Parc Sohmer depuis une semaine et qui, nous dit-on, prolongeront leur séjour jusqu'à la fin de la semaine prochaine.

Le REVEIL n'a cessé de recommander à ses lecteurs, la fréquentation de cet établissement où l'on peut, à bas prix, se procurer les récréations les plus honnêtes ; mais aujourd'hui il leur recommande plus particulièrement, certain de leur être agréable, de ne pas manquer d'aller voir les quatre Maisanos.

Ces acrobates-musiciens sont certainement les plus forts que le Parc Sohmer ait jamais eu la bonne fortune d'engager. Non seulement leur élasticité, leur souplesse, leur mime sont incomparables, mais ils joignent à ces qualités fondamentales un réel talent de musiciens et une originalité surpassant celle de tous leurs devanciers.

Un des exercices les plus remarquables qu'ils

accomplissent tous les jours est la fameuse partie de boxe en musique. Ils ont les mollets et les poignets garnis de grelots donnant des sons différents. Cela constitue, par conséquent, seize notes à l'aide desquelles, grâce à une scène bien réglée, ils feignent de se battre tout en exécutant un chant accompagné par l'orchestre.

Encore une fois, c'est original, intéressant et artistique.

PIERROT.

Entre amies.

— Vous êtes donc en fraîcheur avec cette bonne Mme de Sainte-Bouffette ? Entre nous, elle est un peu mûre.

— Bonne.... bonne.... Vous voulez dire bonne pièce mais une bonne pièce qui n'a plus cours !

En police correctionnelle.

Le Président.—Êtes-vous mariée ?

L'Accusée, *embarrassée*.—Oui.... non.... monsieur le président....

Le Président.—Est-ce oui ? est-ce non ?

Le Défenseur, *voyant sa cliente interloquée*.—Madame s'en rapporte à la sagesse du tribunal.

Après dix ans de mariage ! Monsieur et madame sont en wagon.

— Mon ami, prêtez-moi donc un instant le journal que vous lisez.

—Oui chère amie, au prochain tunnel.

Un monsieur très gros, en gagnant son fauteuil d'orchestre, écrase l'orteil d'un spectateur assis.

—Oh ! pardon, dit-il.... je vous ai fait mal ?

Au contraire, monsieur, répond la victime avec un sourire amer, et en lui montrant son pied : voici l'autre !....

PENDANT LES EPIDEMIES

De toutes parts, on signale la réapparition de la grippe ; il faut la combattre énergiquement. Le spécifique sans rival contre la grippe, le BAUME RHUMAL, a guéri des milliers de malades pendant les dernières épidémies de grippe. 16 cuillerés à thé ne coûte que 25c. en vente partout.

FEUILLETON

R O M E

PAR

EMILE ZOLA

VI

Impatient, Narcisse se décida à interroger un gardien qui lui assura que Sa Sainteté était descendue déjà. Le plus souvent, en effet, pour raccourcir, on passait par une petite galerie couverte, qui débouchait devant la Monnaie.

— Descendons aussi, voulez-vous ? demanda-t-il à Pierre. Je vais tâcher de vous faire visiter les jardins.

En bas, dans le vestibule, dont une porte ouvrait sur une large allée, il se remit à causer avec un autre gardien, un ancien soldat pontifical, qu'il connaissait particulièrement. Tout de suite, celui-ci le laissa passer avec son compagnon ; mais il ne put lui affirmer que monsieur Gamba del Zoppo, ce jour-là, accompagnait Sa Sainteté.

N'importe, reprit Narcisse, quand ils se trouvèrent seuls tous les deux dans l'allée, je ne désespère pas encore d'une heureuse rencontre. . . . Et vous voyez, voici les fameux jardins du Vatican.

Ils sont très vastes, le pape peut y faire quatre kilomètres, par les allées du bois, et en passant par la vigne et le potager. Ces jardins occupent le plateau de la colline vaticane, que l'antique mur de Léon IV entoure encore de toutes parts, ce qui les isole des vallons voisins, comme au sommet d'une enceinte de forteresse. Autrefois, le mur allait jusqu'au Château Saint-Ange ; et c'était là ce qu'on nommait la cité léonine. Rien ne les domine, aucun regard curieux ne saurait y descendre, si ce n'est du dôme de Saint-Pierre, dont l'énormité seule y jette son ombre, par les brûlants jours d'été. Ils sont, d'ailleurs, tout un monde, un ensemble varié et complet, que chaque pape s'est plu à embellir : un grand parterre aux gazons géométriques, planté de deux beaux palmiers ornés de citronniers et d'orangers en pots ; un jardin plus libre, plus ombreux, où, parmi les charmilles profondes, se trouve l'Aquilone, la fontaine de Jean Vessanzio et l'ancien Casino de Pie IV ; les bois ensuite, aux chênes verts superbes, des futaies de platanes, d'accacias et de pins, que coupent de larges allées, d'une douceur charmante pour les lentes promenades ; et, enfin, en tournant à gauche, après un autre bouquet d'arbres, le potager, la vigne, un plant de vigne très soigné.

Tout en marchant, au travers du bois, Narcisse donnait à Pierre des détails sur la vie du Saint-Père, dans ces jardins. Lorsque le temps le permet, il s'y promène tous les deux jours. Jadis, dès le mois de mai, les papes quittaient le Vatican pour le Quirinal, plus frais et plus sain ; et ils allaient passer les grandes chaleurs à Castel-Gandolfo, au bord du lac

d'Albano. Aujourd'hui, le Saint-Père n'a plus, pour résidence d'été, qu'une tour de l'ancienne enceinte de Léon IV, à peu près intacte. Il y vient vivre les journées les plus chaudes. Il a même fait construire, à côté, une sorte de pavillon, pour y loger sa suite, de façon à s'y installer à demeure. Et Narcisse, en familier, entra librement, put obtenir que Pierre jetât un coup d'œil dans l'unique pièce, occupée par Sa Sainteté, une vaste pièce ronde, au plafond demi-sphérique, où le ciel est peint avec les figures symboliques des constellations, dont une, le Lion, a pour yeux deux étoiles, qu'un système d'éclairage fait étinceler la nuit. Les murs sont d'une telle épaisseur, qu'en murant une des fenêtres, on a pu ménager dans l'embrasure une sorte de chambre, où se trouve un lit de repos. Du reste, le mobilier ne se compose que d'une grande table de travail, une plus petite, volante, pour manger, un large et royal fauteuil, entièrement doré, un des cadeaux du jubilé épiscopal. Et l'on rêve aux journées de solitude, d'absolu silence, dans cette salle basse de donjon, fraîche comme un sépulcre, lorsque les lourds soleils de juillet et d'août brûlaient au loin Rome anéantie.

Puis, c'était des détails encore. Un observatoire astronomique a été installé dans une autre tour, qu'on aperçoit, parmi les verdure, surmontée d'une petite coupole blanche. Il y a aussi, sous des arbres, un chalet suisse, où Léon XIII aime à se reposer. Il va parfois à pied jusqu'au potager, il s'intéresse surtout à la vigne, qu'il visite, pour voir si le raisin mûrit, si la récolte sera belle. Mais ce qui étonna le plus le jeune prêtre, ce fut d'apprendre que le Saint-Père était un déterminé chasseur, lorsque l'âge ne l'avait point affaibli. Il chassait au *roccolo* passionnément. A la lisière d'un taillis, des filets à larges mailles sont tendus, le long d'une allée, qu'ils bordent ainsi et ferment des deux côtés. Au milieu, on pose les cages des appeaux, dont le chant ne tarde pas à attirer les oiseaux du voisinage, les rouges-gorges, les fauvettes, les rossignols, des beccigues de toutes sortes. Et, quand une bande était là, nombreuse, Léon XIII, assis à l'écart, guettant, tapait dans ses mains, effarait brusquement les oiseaux, qui s'envolaient et se prenaient par les ailes dans les grandes mailles des filets. Il n'y avait plus qu'à les ramasser, puis à les étouffer, d'un léger coup de pouce. Les beccigues rôtis sont un délicieux régal.

Comme il revenait par le bois, Pierre eut une autre surprise. Il tomba sur une grotte de Lourdes, imitée en petit, reproduite à l'aide de rochers et de blocs de ciment. Et son émotion fut telle, qu'il ne put la cacher à son compagnon.

— C'est donc vrai ? . . . On me l'avait dit, mais je m'imaginai le Saint-Père plus intellectuel, dégagé de ces superstitions basses.

— Oh ! répondit Narcisse, je crois que la Grotte date de Pie IX, qui avait une particulière reconnaissance à Notre-Dame de Lourdes. En tout cas ce doit être un cadeau, et Léon XIII la fait entretenir, simplement.

Pendant quelques minutes, Pierre resta immobile, silencieux, devant cette reproduction, ce joujou enfantin de la foi. Des visiteurs, par zèle dévot, avaient

lâissé leurs cartes de visite, piquées dans les gerçures du ciment. Et ce fut pour lui une très grande tristesse, il se remit à suivre son compagnon, la tête basse, perdu dans une rêverie désolée sur l'imbécile misère du monde. Puis, à la sortie du bois, de nouveau en face du parterre, il leva les yeux.

Grand Dieu ! que cette fin d'un beau jour était exquise pourtant, et quel charme victorieux montait de la terre, dans cette partie adorable des jardins ! Plus que sous les ombrages alanguis du bois, plus même que parmi les vignes fécondes, il sentait là toute la force de la puissante nature, au milieu de ce parterre nu, désert, noble et brûlant. C'étaient à peine, au-dessus des gazons maigres, ornant avec symétrie les compartiments géométriques que les allées découpaient, quelques arbustes, des roseaux nains, des aloès, de rares touffes de fleurs à demi séchées ; et, dans le goût baroque d'autrefois, des buissons verts dessinaient encore les armes de Pie IX. Troublant seul le chaud silence, on n'entendait que le petit bruit cristallin du jet d'eau central, une pluie de gouttes qui retombaient perpétuellement d'une vasque. Rome entière avec son ciel ardent, sa grâce souveraine, sa volupté conquérante, semblait animer de son âme cette décoration carrée, vaste mosaïque de verdure, dont le demi-abandon, le délabrement roussi prenait une mélancolique fierté, dans le frisson très ancien d'une passion de flamme qui ne pouvait mourir. Des vases antiques, des statues antiques, d'une nudité blanche sous le soleil couchant, bordaient le parterre. Et, dominant l'odeur de eucalyptus et des pins, plus fortes aussi que l'odeur des oranges mûrissantes, une odeur s'élevait, celle des grands buis amers, si chargée de vie âpre qu'elle troublait au passage, comme l'odeur même de la virilité de ce vieux sol, saturé de poussières humaines.

— C'est bien extraordinaire que nous n'ayons pas rencontré Sa Sainteté, disait Narcisse. Sans doute la voiture aura pris par l'autre allée du bois, tandis que nous nous arrêtions à la tour Léon IV.

Il en était revenu à son cousin, monsignor Gamba del Zoppo, il expliquait que la faction de *Copière*, d'échanson du pape, que celui-ci aurait dû remplir, comme un des quatre camériers secrets participants, n'était plus qu'une charge purement honorifique, surtout depuis que les dîners diplomatiques et les dîners de consécration épiscopale avait lieu à la Secrétairerie d'Etat, chez le cardinal secrétaire. Monsignor Gamba del Zoppo, dont la nullité poltronne était légendaire, ne semblait avoir d'autre rôle que de récréer Léon XIII, qui l'aimait beaucoup, par ses flatteries continues et pour les anecdotes qu'il en tirait sur tous les mondes, le noir et le blanc. Ce gros homme aimable obligeant même tant que son intérêt n'entraînait pas en jeu, était une véritable gazette vivante, au courant de tout, ne dédaignant pas les commérages des cuisines ; de sorte qu'il s'acheminait tranquillement vers le cardinalat, certain d'avoir le chapeau, sans se donner d'autre peine que d'apporter les nouvelles, aux heures douces de la promenade. Et Dieu savait s'il trouvait sans cesse d'amples moissons à faire, dans ce Vatican fermé où s'agitait un tel pullulement de prélats de toutes sortes, dans cette famille pontificale, sans femmes, composée de vieux garçons portant la robe,

que travaillent sourdement des ambitions démesurées, des luttes sourdes et abominables, des haines féroces, qui dit-on, vont encore parfois jusqu'au bon poison des anciens temps.

Brusquement, Narcisse s'arrêta.

— Tenez ! je savais bien... Voici le Saint-Père. Mais nous n'avons pas de chance. Il ne nous verra même pas, il va remonter en voiture.

En effet, la calèche venait de s'avancer jusqu'à la lisière du bois, et un petit cortège, qui débouchait d'une petite allée étroite, se dirigeait vers elle.

Pierre avait reçu au cœur un grand coup. Immobilisé avec son compagnon, caché à demi derrière le haut vase d'un citronnier, il ne put voir que de loin le blanc vieillard, si frêle dans les plis flottants de sa soutane blanche, marchant très lentement, d'un petit pas qui semblait glisser sur le sable. A peine pût-il distinguer la maigre figure de vieil ivoire diaphane, accentuée par le grand nez, au-dessus de la bouche mince. Mais les yeux très noirs luisaient d'un sourire, curieusement, tandis que l'oreille se penchait à droite, vers monsignor Gamba del Zoppo, en train, sans doute, de terminer une histoire, gras et court, fleuri et digne. De l'autre côté, à gauche, marchait un garde-noble ; et deux autres prélats suivaient.

Ce ne fut qu'une apparition familière, déjà Léon XIII remontait dans la calèche fermée. Et Pierre, au milieu de ce grand jardin, brûlant et odorant, retrouvait l'émoi singulier qu'il avait ressenti, dans la galerie des Candélabres, quand il avait évoqué le passage du pape à travers des Apollons et des Vénus, étalant leur nudité triomphale. Là, ce n'était que l'art païen qui célébrait l'immortalité de la vie, les forces superbes et toutes-puissantes de la nature. Et voilà qu'ici il le voyait baigner dans la nature elle-même, dans la plus belle, la plus voluptueuse, la plus passionnée. Ah ! ce pape, ce blanc vieillard promenant son Dieu de douceur, d'humilité et de renoncement par les allées de les jardins d'amour, aux soirs alanguis des ardentes journées de l'été, sous la caresse des odeurs, les pins et les eucalyptus, les oranges mûres, les grands buis amers ! Pan tout entier l'y enveloppait des effluves souverains de sa virilité. Comme il faisait bon de vivre là, parmi cette magnificence du ciel et de la terre, et d'y aimer la beauté de la femme, et de s'y réjouir dans la fécondité universelle ! Brusquement éclatait cette vérité décisive que, de ce pays de lumière et de joie, n'avait pu pousser qu'une religion de conquête, de domination politique, et non la religion mystique et souffrante du nord, une religion d'âme.

Narcisse emmenait le jeune prêtre, en lui contant des histoires, la bonhomie parfois de Léon XIII, qui s'arrêtait pour causer avec les jardiniers, les questionnait sur la santé des arbres, sur la vente des oranges, et aussi la passion qu'il avait eue pour deux gazelles, envoyées en cadeau d'Afrique, de jolies bêtes fines qu'il aimait à caresser, et dont il avait pleuré la mort. Pierre n'écoutait plus ; et, quand ils se retrouvèrent tous deux, sur la place Saint-Pierre, il se retourna, il regarda une fois encore le Vatican.

Ses yeux étaient tombés sur la porte de bronze, et il se rappela que, le matin, il s'était demandé ce qu'il y avait derrière ces panneaux garnis de gros clous à

tête carrée. Et il n'osait se répondre encore, et il n'osait décider si les peuples nouveaux avides de fraternité et de justice, y trouveraient la religion attendue par les démocrates de demain ; car il n'emportait qu'une impression première. Mais combien cette impression était vive et quel commencement de désastre pour son rêve ! Une porte de bronze, oui ! dure et inexpugnable, murant le Vatican sous ses lames antiques, le séparant du reste de la terre, si solidement, que rien n'y était plus entré depuis trois siècles. Derrière, il venait de voir renaître les anciens siècles, jusqu'au seizième, immuable. Les temps s'y étaient comme arrêtés, à jamais, rien n'y bougeait plus, les costumes eux-mêmes des gardes suisses, des gardes nobles, des prélats, n'avaient pas changé ; et l'on retrouvait là le monde d'il y a trois cents ans, avec son étiquette, ses vêtements, ses idées. Si, depuis vingt-cinq années, les papes par une protestation hautaine, s'enfermaient volontairement dans leur palais, le séculaire emprisonnement dans le passé, dans la tradition, datait de bien plus loin et présentait un danger autrement grave. Tout le catholicisme avait fini par y être enfermé comme eux, s'obstinant à ses dogmes, ne vivant plus, immobile et debout, que grâce à sa vaste organisation hiérarchique. Alors, n'était-ce pas que, malgré son apparente souplesse, le catholicisme ne pouvait céder sur rien, sous peine d'être emporté ? Puis, quel monde terrible, tant d'orgueil, tant d'ambition, tant de haines et de luttes ! Et quelle prison étrange, quels rapprochements sous les verrous, le Christ en compagnie de Jupiter Capitolin, toute l'antiquité païenne fraternisant avec les Apôtres, toutes les splendeurs de la Renaissance entourant le pasteur de l'Evangile, qui règne au nom des pauvres et des simples ! Sur la place Saint-Pierre le soleil déclinatif, la douce volupté romaine tombant du ciel limpide, et le jeune prêtre restait éperdu, avec ce beau jour, passé avec Michel-Ange, Raphaël, les Antiques et le Pape, dans le plus grand palais du monde.

— Enfin, mon cher abbé, excusez-moi, conclut Narcisse. Je vous l'avoue maintenant, je soupçonne mon brave cousin de ne pas vouloir se compromettre dans votre affaire. . . . Je le verrai encore, mais vous ferez bien de ne pas trop compter sur lui.

Ce jour-là, il était près de six heures lorsque Pierre revint au palais Boccanera. D'habitude, modestement il passait par la ruelle et prenait la porte du petit escalier, dont il possédait une clef. Mais il avait reçu, le matin, une lettre du vicomte Philibert de la Choue qu'il voulait communiquer à Benedetta ; et il monta le grand escalier. Il s'étonna de ne trouver personne dans l'antichambre. Les jours ordinaires, lorsque le valet devait sortir, Victorine s'y installait, y travaillait à quelque ouvrage de couture, en toute bonhomie. Sa chaise était bien là, il vit même sur une table le linge qu'elle y avait laissé ; mais elle s'en était allée sans doute, il se permit de pénétrer dans le premier salon. Il y faisait presque nûst déjà, le crépuscule s'y étalait avec une douceur mourante, et le prêtre resta saisi, n'osa plus avancer, en entendant venir du salon voisin, le grand salon jaune, un bruit de voix éperdues des froissements, des heurts, toute une lutte. C'étaient

des supplications ardentes, puis des grondements dévorateurs. Et, brusquement, il n'hésita plus, il fut emporté comme malgré lui, par cette certitude que quelqu'un se défendait, dans cette pièce, et allait succomber.

Quand il se précipita, ce fut une stupeur. Dario était là, fou, lâché en une sauvagerie où reparaissait tout le sang effréné des Boccanera, dans son épuisement élégant de fin de race ; et il tenait Benedetta aux épaules.

— Pour l'amour de Dieu, chérie. . . .

Mais, de ses deux bras tendus, pleurante, avec une face de tendresse et de souffrance indicibles, la contessina le repoussait, pleine, elle aussi, d'une énergie farouche.

A ce moment, dans son grondement désespéré, Dario eut la sensation que quelqu'un entrerait. Il se tourna violemment, regarda Pierre avec un air de démence hébété, sans même le bien reconnaître. Puis, il passa les deux mains sur son visage, et il s'enfuit, en poussant un soupir.

Benedetta s'était assise sur le canapé. Au mouvement que fit Pierre pour se retirer également, très embarrassé de son rôle, ne trouvant pas un mot, elle le supplia d'une voix qui se calmait.

— Non, non, monsieur l'abbé, ne vous en allez pas. . . . Je vous en prie, asseyez-vous je désire causer avec vous un instant.

Il crut pourtant devoir s'excuser de son entrée si brusque, il expliqua que la porte du premier salon était entr'ouverte et qu'il avait seulement aperçu, dans l'antichambre, le travail de Victorine, laissé sur une table.

— Mais c'est vrai ! s'écria la contessina, Victorine devait y être, je venais de la voir. Je l'ai appelée, quand mon pauvre Dario s'est mis à perdre la tête. . . . Pourquoi donc n'est-elle pas accourue ?

Puis, dans un mouvement d'expansion, se penchant à demi, la face encore brûlante de la lutte.

(A suivre)

EMILE ZOLA

LE
Plus Actif
DES
Médicaments
PECTORAUX

LE
BAUME RHUMAL
SANS RIVAL
CONTRE LA TOUX,
LE RHUME,
LA GRIPPE ET LA
BRONCHITE.

25c. la bouteille dans toutes les pharmacies et épiceries.

"LE SUN"



Compagnie d'Assurance sur la Vie du Canada.

Siège Social, Montreal.

ROBERTSON MACAULAY, Président.

Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

||
..... ||

T. B. MACAULAY, Secrétaire.

IRA B. THAYER, Sur't. des Agences.

G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1894 a jusqu'à maintenant, été plus satisfaisante et avec un zèle soutenu de la part de nos agents, elle montrera une augmentation suffisante. Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. Sa police sans conditions et son habile, prudente direction ont fait leur œuvre.

Une Autre Raison.

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui introduisit la police sans conditions et ce fait pendant de longues années, été une des principales attractions de ses polices. Cette compagnie a, depuis, fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscales. Le contrat d'assurances d'un porteur de police ne peut d'après ce privilège, être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquitter une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable en tout temps.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

O. Leger,



GERANT DU DÉPARTEMENT FRANÇAIS

POUR LA VILLE ET LE DISTRICT DE MONTREAL

25 Cts

ACHETENT UNE BOITE DE
25 FEUILLES DE PAPIER ET
DE 25 ENVELOPPES DE MEME
QUALITÉ.

"Velin de Clearbrook"

LES MEILLEURES AU PAYS

MORTON, PHILLIPS & CIE,

Montreal

'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE
CONTRE LE FEU
ET SUR LA VIE

Capital.....\$15,000,000
Fonds Investis..... 53,058,710
Fonds Investis en Canada.... 5,200,000
Revenu Annuel..... 12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.,

Directeurs Ordinaires. — W. W. Ogilvie, A. MacNider, Ecr., Banque de
Montreal; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses
assurés une sécurité absolue et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés à des taux modérés.

Bureau Principal en Canada :

78 St.-François-Xavier, Montréal.

Téléphone Bel. No. 310.

GUSTAVE FAUTEUX, AGENT POUR MONTRÉAL
ET LES ENVIRONS

Imprimé par la Compagnie d'Imprimerie
Commerciale, (limitée), et publié par Aris-
tide Filatreault au No. 20 rue St-Gabriel,
Montréal.

BURROUGHS & BURROUGHS
AVOCATS

Chambres 613 et 614, Bâtisse de la New
York Life, 11 Place d'Armes, Montréal
Téléphone 1521

S. S. Burroughs W. Herbert Burroughs

Arthur GLOBENSKY,
AVOCAT.

1586½ Rue NOTRE-DAME

J. A. DROUIN,
AVOCAT

Bâtisse de la New York Life, 11 Place
d'Armes, Chambres 315 et 316
Téléphone 2243

MAPLE CARD & PAPER MILLS



FABRICANTS
DE PAPIER.

MOULIN A

PORTNEUF - QUEBEC

LIBRAIRIE FRANCAISE

G. HUREL

Spécialité de 1615 rue Notre-Dame
Publications Aris-
tiques et Littéraires.
Achat et vente de
Livres d'occasion...
MONTRÉAL



For information and free Handbook write to
MUNN & CO., 361 BROADWAY, New York.
Oldest bureau for securing patents in America.
Every patent taken out by us is brought before
the public by a notice given free of charge in the

Scientific American

Largest circulation of any scientific paper in the
world. Splendidly illustrated. No intelligent
man should be without it. Weekly, \$2.00 a
year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,
PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

JACQ. VANPOUCKE

PROFESSEUR DE

Clarinete et de Solfege
221—RUE CRAIG—221

POUR RELIER LES FASCICULES
"NAPOLEON"

Nous avons fait faire une étampe toute spéciale : ceux
qui ont l'intention de faire relier leurs fascicules feraient
bien de venir voir un échantillon de notre reliure à nos
bureaux, ou demander notre agent qui trait le leur
montrer.

JOHN LOVELL & SON,
85 Rue St. Nicolas.